

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Quotidienne. Un An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS. \$9.00 \$4.50 \$2.25 \$0.75 POUR L'ÉTRANGER. \$12.15 \$6.10 \$3.05 \$1.05 Les abonnements se soldent invariablement d'avance.



PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Hebdomadaire. Un An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS. \$3.00 \$1.50 \$0.75 \$0.25 POUR L'ÉTRANGER. \$4.00 \$2.00 \$1.00 \$0.35 Les abonnements datent de 1er et de 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLÉANS, SAMEDI MATIN, 14 DÉCEMBRE 1912

86ème Année

LES PRIX NOBEL.

Comme chaque année depuis 1901 la commission des prix Nobel vient de publier son palmarès, comme tous les ans, la science française a sa part dans les récompenses; le prix de chimie a été partagé entre les professeurs Sabatier, de Toulouse, et Grignard, de Nancy. Cette nouvelle n'a réjouï pour plus d'une raison. D'abord, il est heureux qu'ayant à récompenser la découverte la plus importante en chimie, l'Académie des sciences de Suède, dont la compétence et l'impartialité sont incontestées, ait estimé que la France méritait un double part. Nous vivons, depuis quelques années, sur cette idée que la chimie était devenue une science allemande. Il n'est que trop vrai que l'œuvre de Lavoisier de Dumas et de Wurtz avait trouvé, de l'autre côté du Rhin, des continuations merveilleusement habiles, savantes et méthodiques; une organisation parfaite du travail répartissait l'immense besogne entre des milliers de travailleurs, et tout cela était traduit non seulement en une gloire méritée pour la science allemande, mais en une réputation scientifique qui faisait affluer les étudiants étrangers dans les laboratoires germaniques, et en une renommée nationale; l'Allemagne resplendissait, parce qu'elle avait su, en suivant les conseils du grand chimiste Ostwald, celui-ci avait fait énergiquement ses compatriotes porter surtout leur activité vers la préparation des corps qui possèdent une valeur de production, on pourrait dire une valeur intellectuelle. L'industrie des matières colorantes, disait-il, est un exemple à suivre; il suffit de comparer le prix des couleurs avec celui des matières premières pour se rendre compte de quelle façon la valeur marchande d'un produit peut être plus de dix fois multipliée par addition d'intelligence. C'est par de semblables procédés qu'une nation assure sa domination dans le monde. Ce qu'Ostwald avait prévu s'est accompli; l'Allemagne recueille aujourd'hui le prix magnifique de ses efforts. Quand nous avons constaté ces résultats, trop tard malheureusement pour n'en pas souffrir, nous nous sommes couragement remis à l'ouvrage; nous avons institué des laboratoires et des instituts techniques, préparés des élèves et suscité des maîtres; c'est une floraison nouvelle. Je doute que le ressort individuel, qui est notre grande qualité, ait raison de la hiérarchie militarisée de nos concurrents; mais au moins l'honneur sera sauvegardé et c'est l'important.

Le succès de MM. Grignard et Sabatier me réjouit encore pour une autre cause; il réhabilite, en quelque sorte, cette province laborieuse, qu'on oublie parfois à Paris. Combien de fois n'ai-je pas entendu dire par des citoyens du cinquième arrondissement: "Comment peut-on travailler en province?" du même ton convaincu et compatissant dont on sait jadis: "Comment peut-on être Persan?" Eh oui! on peut travailler en province, et même on y travaille; la grande réforme des universités, à laquelle M. Liard a attaché son nom, a créé en France quinze riches laboratoires et il n'est pas mauvais que les Parisiens apprennent par la Suède que on y fait de bonne et belle besogne; je ne doute pas qu'ils n'en soient parfaitement heureux, encore qu'un peu surpris.

On a souvent contesté l'utilité des récompenses académiques; il est certain que données aux intrigants et aux quémandeurs, elles ne serviraient qu'à décourager les autres; il est non moins certain qu'elles n'ont provoqué aucune vocation scientifique ni même excité le zèle des chercheurs; celui qui donna sa vie à la science la donne sans réserve; il ne cherche que la double satisfaction, d'esprit et de conscience, qu'on éprouve à servir

l'humanité et à s'approcher de la grande lumière du Vrai. Il ne songe pas plus aux honneurs officiels que l'homme qui se jette à l'eau pour sauver son semblable ne pense à la médaille de sauvetage. Est-ce une raison pour leur refuser un bout de ruban ou un brin d'honneur? Or, parmi toutes ces récompenses, les prix Nobel se sont fait une place à part non seulement à cause de leur valeur pécuniaire, mais surtout parce qu'on voit en eux l'attribution la plus haute et la plus impartiale du véritable mérite. Ces prix sont décernés, pour la physique et la chimie, par l'Académie des sciences de Suède, pour la médecine par l'Institut Carolin de Stockholm, pour la littérature par l'Académie de Stockholm, et pour l'œuvre de la paix par une commission émanant du Storting norvégien; ces assemblées se sont toujours conformées aux prescriptions du testateur. Ma volonté, expose-t-il dans son testament, est que, dans l'attribution de ces prix, on ne tienne aucun compte de la nationalité, de telle sorte qu'on décerne le prix au plus digne, quel soit Scandinave ou non. Je puis attester qu'en ce qui concerne les sciences, l'Académie des sciences de Suède, avant de se décider, consulte toutes les compétences, et s'entoure de tous les renseignements; le public le sait, et c'est pour cela qu'il attribue aux prix Nobel la valeur d'une consécration; sans pouvoir comprendre des travaux qui dépassent souvent sa compétence, il est heureux d'en honorer les auteurs. Il est de fait que les plus belles œuvres scientifiques planent souvent dans des régions peu accessibles; j'ai tenté, l'an dernier, d'expliquer aux lectures de ces causeries les travaux de M. Sabatier et de son collaborateur M. Sendeveus; je ne suis pas sûr d'y avoir réussi, et aujourd'hui je serais plus embarrassé encore s'il me fallait faire comprendre les vertus admirables du réactif "organomagnésien" de M. Grignard, avec lequel les chimistes font aujourd'hui des merveilles, en réalisant commodément et sans danger des centaines de réactions; pourtant les méthodes qu'il a inaugurées sont tellement universelles que les chimistes allemands disent couramment grignardiser, (grignardieren), comme nous disons oxyder ou sulfater. Ainsi voilà des œuvres d'une capitale importance qui sont condamnées à rester inconnues en dehors du monde des spécialistes, et le public, qui se pâme devant la grimace d'un mime ou le portrait d'un athlète, n'aurait même pas entendu prononcer les noms des plus grands savants de notre époque! Eh bien, grâce aux prix Nobel, il connaîtra au moins ces noms. Un jour, sans doute, il sortira des travaux de Grignard ou de Sabatier quelque antipyrine ou quelque pyramidon utilitaire; mais on saura, du moins, que si l'argent va aux uns, l'honneur reste aux autres; et, comme disait Coppée, je ne trouve pas cela si ridicule.

Les prix Nobel ont encore un autre avantage: ils rappellent chaque année l'attention vers une des plus expressives figures de l'humanité contemporaine, celle de leur fondateur. J'ai parfois entendu dire ceci: Nobel était tout simplement un industriel qui a réussi à édifier une immense fortune en profitant de la rage sanguinaire qui porte les hommes à s'entre-tuer, et les prix qu'il a fondés ne sont qu'un réclame posthume, ou peut-être le fruit d'un remords tardif. Pour parler ainsi, il faut ne rien savoir de la vie de cet homme, poursuivi dans un labeur incessant et au milieu des plus terribles dangers; il faut n'avoir jamais connu sa bonté, qui retombait autour de lui en pluie généreuse; il faut, surtout, n'avoir jamais vu transparaître son âme rêveuse et humanitaire dans les

lettres, qu'il échangeait pendant vingt ans avec Mme Bertha von Suttner, l'épouse allemande de la paix internationale. C'est un fait, paradoxal en apparence, que ceux qui ont été les plus formidables ennemis de destruction et de mort ont vu dans leur œuvre le moyen le plus pratique et le plus sûr d'assurer la paix entre les peuples; John Ericsson, le grand constructeur des "monitors" et des "destroyers," déclarait que ces engins avaient pour but principal de rendre impossible la guerre maritime, et de faire reconnaître par toutes les nations la neutralité de la mer, et il ajoutait: "L'art de la guerre est encore dans l'enfance. Perfectionné, il obligera l'homme à vivre en paix. Ce but sublime, qui a toujours été le rêve de l'homme, sera atteint, je l'espère, avant la fin de ce siècle."

Et Nobel dérivait de son côté: "Plus les moyens de destruction seront terribles, plus on évitera d'assumer la responsabilité d'une déclaration de guerre; il y aura, en deux années, pour tout le monde, un dévouement pour les pratiques perfectionnées, s'entre-détruire complètement, toutes les nations civilisées reculeront avec effroi devant les conflits belliqueux."

Ainsi, c'est dans l'âme de ces grands destructeurs qu'il faut chercher la petite fleur bleue. Mais on peut trouver autre chose encore dans la vie d'Alfred Nobel, une grande leçon d'opiniâtreté et de courage.

Il avait, d'ailleurs, de qui tenir; son père, Emmanuel Nobel, l'avait précédé dans l'étude des explosifs; il avait construit, pour la Russie, les premiers modèles pratiques de torpilles sous-marines qui, immergées à l'embouchure de la Néva, firent reculer la flotte anglaise pendant la guerre de Crimée; ses travaux, qui le firent passer par des alternatives de fortune et de noirceur, se poursuivaient au milieu d'épouvantables dangers dont nous n'avons plus l'idée, aujourd'hui qu'une technique prudente permet de manier aisément les plus formidables explosifs; c'était le temps où notre compatriote, le grand physicien Dulong se faisait enlever la moitié de la main en étudiant le chlorure d'azote, Emmanuel Nobel produisait dans sa maison de Stockholm où il procédait à ses essais, de si dangereuses détonations, qu'il fut contraint d'aller les continuer sur un chaland amarré à quelque distance du rivage. C'est au milieu de ces dangers qu'Alfred Nobel grandit, il devait en connaître de pareils pendant une grande partie de sa vie; en 1867, son laboratoire d'Heleneborg sauta, et il retrouva dans les débris plusieurs cadavres atrocement mutilés, parmi lesquels était celui de son frère cadet Oscar.

Pourtant, il ne connaissait pas la frayeur; il s'était attaché à la fabrication de la nitroglycérine, explosif liquide découvert en 1847 par l'Italien Sobrero, et il voyageait dans le monde entier, emportant avec lui les échantillons de ce terrible produit, qui cache son humeur irascible sous l'aspect débonnaire d'une huile douce; mais les hôteliers se méfiaient de ce voyageur en explosifs et plus d'une fois, repoussé de toutes les portes, Nobel se vit forcé de coucher à la belle étoile.

Ses voyages l'attirèrent plusieurs fois à Paris, où il tenta d'intéresser les financiers à ce produit avec lequel il pourrait "faire sauter notre globe." Mais les banquiers, qui ont de bonnes raisons pour tenir à la stabilité de notre planète, se moquèrent de lui, seul, l'empereur Napoléon III s'intéressa à ses essais, et il décida Pereire à lui prêter cent mille francs; c'est avec cette somme que fut établi le laboratoire d'essais d'Heleneborg, dont je rappellerai tout à l'heure l'explosion. Plus tard, après la guerre de 1870, Nobel revint en France, et cette fois pour s'y fixer définitivement; Gambetta qui sentait la nécessité d'attacher à son pays ce génie puissant et inventif, lui obtint l'autorisation de fonder, auprès de Port-Vendres, une fabrique

d'explosifs et d'établir un laboratoire d'essais à Sèvres-Lavary; mais Nobel fut bientôt comblé d'admiration avec les tracasseries administratives; on lui reprocha d'avoir établi son laboratoire dans le voisinage d'une poudrière de l'Etat, le service des poudres et salpêtres, investi d'un monopole légal pour la fabrication des explosifs, défendit à grand bruit, et le préfet de Seine-et-Oise alla jusqu'à menacer notre inventeur de deux mois de prison pour infraction à ce que ne sais plus quels règlements. La consigne ne se fit pas attendre; la France perdit Nobel, qui alla, en 1891, installer sa demeure et son laboratoire à San-Remo; c'est là qu'en Suède qu'il passa le restant de sa vie, toujours laborieuse, partagée entre les recherches scientifiques et le souci des grandes affaires qu'il avait établies dans le monde entier. Et voici qui consola nos inventeurs impatients: Nobel n'a pas pris, dans sa vie, moins de 129 brevets, et outre ces travaux d'ordre technique, il a noté, dans ses registres de laboratoire, un grand nombre d'inventions et d'idées qu'il destinait à ceux qui ont des loisirs.

Il mourut le 10 décembre 1896, âgé de 63 ans; dans sa vie laborieuse, il avait deux fois seulement rencontré sous sa main "le phœnix de l'occasion"; il ne l'avait pas laissé glisser entre ses doigts. La première fois, c'était en 1863, il était alors dans la plus déplorable situation d'esprit et de fortune; sa nitroglycérine effrayait tout le monde; partout elle produisait d'épouvantables explosions; il cherchait par tous les moyens à museler le dogue, sans pouvoir y réussir; il avait essayé d'incorporer l'huile explosive à la poudre noire, mais celle-ci n'en absorbait que 0.010 de son poids, ce qui était insuffisant. Finalement, il se contenta d'expédier le dangereux liquide dans des tourtes, emballées soigneusement avec une espèce de terre siliceuse, nommée kieselschlur; cette terre, qu'on trouve en abondance en Allemagne, aux environs de Hanovre, est formée en majeure partie par les carapaces fossiles d'algues unicellulaires, qu'on nomme les diatomées. Elle s'est formée dans les lacs et les étangs qui existaient à l'époque glaciaire dans ce qui est aujourd'hui la vallée de l'Elbe. Or il se trouva une fois qu'une tourte fêlée avait laissé couler son contenu dans la terre siliceuse, qui l'avait absorbé en formant une sorte de mortier épais, Nobel, passant par là, remarqua l'accident; il mania le mortier, l'essaya, et en constata la remarquable stabilité; le choc d'un marteau ne parvenait pas à la faire détoner, et il fallait, pour provoquer l'explosion, recourir au choc plus brutal d'une capsule de fulminate; la dynamite était trouvée, et la fortune de Nobel faite; il ne restait plus qu'à purifier le kieselschlur en séparant, par lévigation, les fines carapaces siliceuses des matières étrangères, à chasser l'eau par une calcination ménagée, et à triturer à la main avec l'huile explosive; les légères diatomées en absorbaient des quantités considérables et constituaient le meilleur des emballages. Quand on voit maintenant, sur tous les chantiers, avec quelle rudesse les cartouches d'explosif sont manœuvrées par des mains malhabiles et rendues imprudentes par l'accoutumance, on ne peut qu'admirer à quel point le brutal explosif a été assagi par la résolution dans sa prison de silence.

A partir de ce moment-là, la dynamite, the giant powder, comme disent les Américains, fut demandée sur les chantiers des deux mondes; Nobel installait partout des fabriques et ne pouvait suffire à satisfaire les demandes. Pourtant il regrettait toujours l'introduction de cette matière inerte, qui diminuait sensiblement la puissance explosive de la nitroglycérine, et il cherchait, toujours en vain, à faire mieux; un jour, en 1875, s'étant coupé un doigt, il avait envoyé chercher chez le pharmacien du colodion pour recouvrir sa blessure d'un enduit imperméable;

mais la douleur l'empêcha de dormir pendant la nuit qui suivit, et ramena son esprit vers ses préoccupations coutumières. On sait que le colodion est constitué par du fulmicoton, ou colodion, dissout dans un mélange d'alcool et d'éther. La vue du corps explosif qui formait, sur son doigt blessé, une pellicule transparente, lui suggéra sans doute l'idée d'associer ce corps à la nitroglycérine; toujours est-il qu'à deux heures du matin il se rendit à son laboratoire et essaya l'expérience, qui réussit à souhait; le mélange de fulmicoton et de nitroglycérine donnait une substance gélatineuse, relativement stable, et qui renoussait en elle les vertus qui fut trouvée dans la dynamite-gomme; qui dans la plupart des applications s'est substituée à l'ancienne dynamite au kieselschlur.

La dynamite-gomme, qui contenait 8 à 10 0/0 de fulmicoton, était un explosif détonant, c'est-à-dire que la brusquerie de sa décomposition limitait son emploi aux travaux industriels. De cet ouvrier, Nobel rêvait de faire un soldat; il y parvint en élévant jusqu'à 50 0/0 la proportion de fulmicoton; chose curieuse et inexplicable, le mélange des deux explosifs brisants donnait alors une poudre non brisante, qui se contentait de brûler, à la manière d'un feu de Bengale, en dégageant des quantités énormes de gaz, mille litres par kilo d'explosif. Ce produit pouvait donc être employé, à l'intérieur des canons, comme poudre propulsive; adoptée par un grand nombre de nations, entre autres par l'Allemagne et par l'Italie; en même temps l'Angleterre adoptait, sous le nom de cordite, un explosif qui présentait avec celui-ci les plus grandes analogies, à tel point que Nobel engagea un procès long et compliqué pour reconnaître ses droits; il le perdit, plus les frais qui montèrent à 500,000 francs, ce qui montre, par parenthèse, que la justice n'est pas plus gratuite en Angleterre qu'en France.

Remarquons que les brevets de la poudre Nobel datent de 1889, ils sont donc postérieurs de trois ans à la découverte française de la poudre sans fumée, trois ans pendant lesquels notre pays, grâce à la supériorité de son armement, était incontestablement le maître de l'heure. Ce sont les travaux de Nobel, inspirés très probablement par la découverte de Vieille, qui ont rétabli l'équilibre. Nous avons le droit de lui en garder rancune, car Nobel était alors l'hôte de la France; mais cet homme n'avait jamais su ce que c'est qu'une patrie, et comment on l'aime; "Je suis, disait-il, un citoyen universel; ma patrie est où est mon travail, et je travaille partout." Pourtant, au lieu de l'expulser, nous eussions peut-être été plus sages en le conservant chez nous; un pays n'a jamais trop d'hommes de cette trempe.

L. HULLEYGUE.

Napoléon et les Serbes.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, ni d'hier, que s'est manifestée la sympathie des Serbes pour la France, et les officiers du roi Pierre Ier n'ont fait, en fréquentant nos armées, que suivre une tradition. Déjà, sous Napoléon Ier, une légion de volontaires serbes, ou serbiens, comme on disait alors, combattait dans nos rangs.

Mais il y eut plus. Le grand chef Karageorge, grand-père du roi actuel de Serbie, proposa, par envoi spécial, un traité d'alliance à l'Empereur, traité dont le texte, retrouvé aux Archives, est le suivant:

"Le peuple serbien, conjointement avec son chef Karageorge Petrovitch, a décidé de consacrer sa destinée à la puissante protection du grand Napoléon, et cela dans la pleine espérance que Sa Majesté daignera faire le bonheur de ce peuple, bonheur qui sera bâti sur la justice inaltérable qui régit toutes les démarches de son auguste personne."

L'Empereur fit le meilleur accueil à l'envoyé de Karageorge qu'il retint à Paris jusqu'en 1814.

DEPECHEES ETRANGERES.

FRANCE

Léon Bourgeois à la faveur du groupe républicain de la Chambre pour la Présidence de la République.

Paris, 12 décembre.—Les chambres françaises doivent se réunir le 17 janvier prochain pour élire un successeur au Président Fallières. Aujourd'hui le groupe républicain a consulté les autres groupes de la majorité pour le choix d'un candidat. D'après les rumeurs, M. Léon Bourgeois aurait le plus de chances d'être le candidat de la majorité.

HALKANS

Constantinople, 13 décembre.—Les délégués Turcs à la conférence de la paix à Londres ont été avisés par le gouvernement Ottoman de refuser de reconstruire les pontons grecs tant que la Grèce n'aura pas signé l'armistice.

Athènes, 13 décembre.—Un mouvement offensif de l'armée grecque occupant l'Épire a commencé mercredi. Après plusieurs charges à la bayonnette les Grecs se sont emparés des lignes couvrant la forteresse de Visati.

Londres, 13 décembre.—Les députés des indépendantistes vont commencer lundi prochain.

Paris, 13 décembre.—M. Nicollitch, délégué de la Serbie, est très pessimiste au sujet des relations de l'Autriche avec ses pays. Il ne croit pas que la Serbie pourra conserver le port de Durazzo. Il croit que la force primera le droit et que son gouvernement mis en présence des responsabilités d'une guerre inégale sera forcé de diminuer ses justes prétentions.

ESPAGNE.

Collecteurs de Taxes dans l'embarras.

Valence, Espagne, 13 décembre.—Les collecteurs de taxe de la région ne savent plus que faire. La nuit dernière les habitants d'un petit village des environs de Valence ont enduit de pétrole une maison où se trouvaient les agents du fisc et après ils ont mis le feu. La garde civile a eu fort à faire pour sauvegarder la vie des fonctionnaires.

MEXIQUE

Le Situation au Mexique serait encore assez sérieuse.

Washington, 1 décembre.—Hier le Président Taft a reçu en audience quatre Américains ayant des gros intérêts au Mexique, deux sénateurs et un membre du Congrès. Ils sont venus garantir la véracité des dires d'une personne ayant séjourné dernièrement pendant quelques semaines au Mexique.

Il paraît que la situation est pire que lorsque la révolution a commencé il y a deux ans. Des recents outrages vis à vis des femmes Mexicaines, de meurtres de citoyens Américains, de vols et de destructions de propriétés Américaines ont été faits au Président.

Après une audience d'une heure et demie Mr. Taft a promis de prendre les mesures nécessaires pour protéger ses concitoyens.

Les Sénateurs William Alden Smith, du Michigan, et Fall, du New Mexico, le représentant Hamilton du Michigan, Prince Mc

Kinney, de Cleveland, W. S. Penne, de Chicago, H. S. Stephenson, de Los Angeles, et E. K. Warren, de Three Oaks, Mich., assistant à l'audience.

LE CZAR ET SON FRERE

Berlin, 12 décembre.—Le Czar Nicolas, suivant des informations autorisées, est sur le point de prendre un ukase rayant son frère de l'armée, et le privant de tous ses privilèges à la suite du refus de ce dernier de divorcer d'avec son épouse.

Le Grand Duc Michel s'est marié sans le consentement de son frère avec la femme d'un officier. En cas de mort du czarévitch, c'est lui l'héritier du trône.

Le Prince Luitpold de Bavière était aimé de ses sujets.

Munich, Bavière, 12 décembre.—Le Prince Régent Luitpold, qui vient de mourir à l'âge de 91 ans, était très populaire parmi ses sujets.

Bien que souverain du plus grand Etat Allemand après la Prusse, il était de mœurs très simples, et ennemi de l'apparat qui toujours accompagnait la vie de cour. La chasse était sa distraction favorite. Sous son règne la prospérité et le prestige de la Bavière ont beaucoup augmenté. Il a consacré la majeure partie de sa liste civile à payer les dettes de la nation. Sa mort est regrettée par toute l'Europe, dont il était le plus vieux souverain.

Dépêches Américaines

San Domingo à la voile d'une nouvelle révolution.

Washington, 12 décembre.—Le bruit a circulé que les membres de la dernière révolution recommençaient à s'agiter, et voulaient déposer l'évêque président, Mgr. Nouel. Le département d'Etat par l'entremise de Mr. William W. Russell, ministre Américain à St. Domingue, a fait informer les rebelles que dans le cas d'une révolution les Etats-Unis interviendraient. Horacio Vasquez et le General Arias, les chefs de l'agitation, ont promis de soutenir le Gouvernement. Le Président Taft a ordonné au navire de guerre New Hampshire de se rendre sans délai à St. Domingue. Il y a déjà dans les eaux Dominicaines quatre navires Américains. Ce sont: Le Nashville, le Yankton, le Wheeling et le Petrel.

Vasquez et le General Arias sont mécontents de ce que Mgr. Nouel, à qui ils ont prêté leur concours, ne les ait pas pris dans son cabinet. En vertu du traité de 1907 les Etats-Unis ont la charge des douanes de l'île. Mgr. Nouel a été élu à la suite de l'enquête faite par le Brigadier Général Frank McIntyre, du département de la Guerre et W. T. S. Doyle, du département de l'Etat. Après une investigation qui a duré 10 semaines, ils ont trouvé que le nouvel élu était seul capable de diriger convenablement les affaires de la République Dominicaine.

RICHIE MARRIAGE.

New York, 13 décembre.—Miss Gladys V. Watson vient d'épouser William Ziegler. Ce dernier fils adoptif d'un fabricant de poudre à levain, a hérité de \$14,000,000. Ils étaient amis d'enfance.